

Comptes rendus

Linguistique

Robert Vion : *La Communication Verbale. Analyse des Interactions*. Hachette. Paris, 2000. 302 p.

L'intérêt croissant que portent les linguistes depuis les années 1970 à des unités de plus en plus larges a conduit à la constitution de l'analyse du discours. Corollairement, les linguistes se sont attaqués à un nouvel objet d'étude : les moyens linguistiques, qui fonctionnent au niveau du discours plutôt qu'au niveau de la phrase. En même temps, l'intégration progressive des théories pragmatiques au champ de la linguistique a attiré l'attention des linguistes sur le fonctionnement de ces moyens dans des situations de communication réelles. A cela s'ajoute que pour certains linguistes, le langage verbal se réalise d'abord sous forme orale et dialogale/interactionnelle. Robert Vion est un de ceux-ci.

Dans les trois premiers chapitres, l'auteur examine l'apport des diverses disciplines en ce qui concerne les fondements théoriques de la communication et de l'interaction. La partie théorique se poursuivra, aux chapitres 4, 5 et 6, par une mise au point des concepts portant sur l'ordre de l'interaction (par exemple la construction du sens, le rapport de places et la notion d'espace interactif), la typologie des interactions (consultation, enquête, entretien, transaction, conversation, discussion, débat, etc.) et les unités de l'interaction (interaction, module, séquence, échange, intervention, acte de langage). Elle s'achèvera avec les chapitres 7 et 8, la partie originale de l'ouvrage (réimpression exacte des chapitres 7 et 8 dans l'ouvrage de 1992) qui sont pour l'auteur l'occasion de positionner la linguistique dans le champ de la recherche pluridisciplinaire. Selon Robert Vion « Il conviendra, après d'autres, de jeter les bases théoriques et méthodologiques conduisant à l'émergence d'une *linguistique interactionnelle* ». Les recherches faites par l'auteur l'amènent à conclure que la spécificité d'une linguistique interactionnelle pourrait reposer sur l'analyse des activités dites discursives (*référenciation, reprise, reformulation, implicite, implicitation, modalisation, modulation*).

La grande utilité de cet ouvrage est d'avoir effectué un travail sur ces concepts et de l'avoir fait dans une approche pluridisciplinaire. L'aperçu critique des théories et positions de la linguistique et de la communication offert par Robert Vion, de même que la mise au point de concepts pertinents en matière d'analyse des interactions, constituent une véritable mine d'or pour quiconque désire s'initier à cette problématique. Parallèlement, la réflexion qu'il propose (par exemple la réflexion portant sur les *activités discursives* et sur des concepts/outils comme *espace interactif* ou *modulation*) permet à l'analyste d'envisager une analyse des interactions.

Si je peux néanmoins avoir des raisons d'apporter quelques critiques à l'ouvrage de Robert Vion, c'est que je me demande si l'absence d'un mode d'emploi quant à la coordination des concepts présentés ne risque pas de dérouter le lecteur analyste ? Il est

vrai que l'analyste trouvera dans cet ouvrage un travail sur nombre de concepts utiles, mais comment combiner tous ces concepts ? Est-ce que cela n'induit pas le lecteur en erreur de dire que le terme *intervention* (utilisé par l'École de Genève) est appelé *move* chez Sinclair et Coulthard et chez Goffman (schéma, p. 145) ? Il me semble que le lecteur a besoin de savoir que les approches proposées par l'École de Genève et par Sinclair et Coulthard sont des approches différentes (de par la conception hiérarchique surtout). Sinon il risque de perdre de vue la conception globale. Toutefois, il a été remédié à ce problème depuis 1992 (approches modulaires par exemple, cf. les travaux de Henning Nølke et d'Eddy Roulet), et le lecteur trouvera des références utiles dans la bibliographie mise à jour en mars 2000.

Pour conclure, j'aimerais insister sur la grande qualité de l'ouvrage de Robert Vion, surtout en matière de travail synthétique (travaux faits avant 1992 !) et en matière d'analyse des activités dites discursives ; analyse qui permet à l'analyste d'envisager une analyse des interactions. Seulement, on peut regretter que l'ouvrage n'a pas été mis à jour, surtout au plan méthodologique.

Christa Thomsen
Université d'Århus

Philologie romane

J. Klausenburger : *Grammaticalization. Studies in Latin and Romance morphosyntax*. Coll : 'Current Issues in Linguistic Theory', vol. 193. Benjamins, Amsterdam/ Philadelphia, 2000. IV + 183 p.

Depuis quinze ans, la grammaticalisation est une théorie à la mode, appliquée diachroniquement et synchroniquement à divers aspects de la langue. Klausenburger y a recours pour étudier la morphosyntaxe des langues romanes. Il combine l'approche grammaticale avec des paramètres de la morphologie naturelle.

L'ouvrage se compose de six chapitres dont le dernier constitue la conclusion générale. Le premier chapitre introduit les fondements théoriques : la morphologie naturelle, la grammaticalisation ainsi que des approches liées à ces deux théories, comme par exemple le cycle synthétique/analytique. Au deuxième chapitre, l'auteur traite de la morphologie inflectionnelle verbale du latin, du français et de l'italien. Il se focalise en premier lieu sur les paramètres de la morphologie naturelle, c'est-à-dire l'iconicité maximale, l'iconicité minimale, la non-iconicité et la contre-iconicité. Le troisième chapitre présente les processus de grammaticalisation pertinents pour les verbes des langues romanes. Ceci comprend une analyse de l'importance de la distinction entre synthétique et analytique que Klausenburger propose de remplacer par des paramètres permettant de déterminer le degré de grammaticalisation (pp. 77-79). La grammaticalisation des auxiliaires et des pronoms personnels est également traitée. Au quatrième chapitre, l'auteur présente l'inflection nominale dans une perspective de grammaticalisation, analysant en particulier les affixes des substantifs roumains et le système casuel de l'ancien français. Au cinquième chapitre, Klausenburger revient sur les questions théoriques, plus particulièrement sur l'importance de la « main invisible » (le développement d'une langue est déterminé d'une manière non-intentionnelle par les locuteurs (p. 133)) et sur l'unidirectionnalité dans le développement d'une langue. Après la conclusion générale, nous trouvons un appendice de la déclinaison de quelques verbes français, italiens et latins, suivi d'une bibliographie de neuf pages.

Ce n'est que vers la deuxième moitié de l'ouvrage qu'il devient possible au lecteur de saisir le pourquoi du titre. En effet, dans la première partie, c'est la théorie de la morphologie naturelle qui domine. L'explication du titre se trouve dans le fait qu'à partir des analyses de la morphosyntaxe des chapitres 2 à 4, Klausenburger émet l'hypothèse que la morphologie inflectionnelle est une théorie qui s'intègre à celle de la grammaticalisation (p. 153) tout en soutenant que les principes de la grammaticalisation sont des principes naturels (p. 154).

Quelques sujets relevés dans le livre sont archi-connus : il s'agit du développement du futur dans les langues romanes (pp. 68-70) et du statut du sujet pronominal français (pp. 81-97), ce dernier étant traité à partir de stratégies reposant sur les arborescences et sur le « processing » qui rendent improbable un statut de préfixe.

La conception de la grammaticalisation évoquée dans le livre est dominée par le rôle joué par la « main invisible » et par l'unidirectionnalité. Selon l'auteur, la grammaticalisation peut être considérée comme étant la conséquence paradoxale et non intentionnelle des efforts fournis en vue d'une communication efficace, conséquence causée par le processus de la « main invisible » (p. 136). Ceci correspond à ce que soutient Haspelmath (1997). Klausenburger est également d'accord avec Haspelmath en ce qui concerne l'importance du principe de l'irréversibilité pour tout changement à l'intérieur de la grammaticalisation mais il se trouve en désaccord avec Newmeyer (1998) qui n'attribue aucune importance à ce principe.

L'ouvrage nous présente une synthèse de la recherche la plus récente – la plupart des références datent des années quatre-vingt-dix – dans la morphosyntaxe des langues romanes. En second lieu, l'auteur propose une intégration de la morphosyntaxe naturelle dans la théorie de la grammaticalisation et de la grammaticalisation dans la morphosyntaxe naturelle. On peut recommander ce livre à toute personne qui s'intéresse à la morphologie des langues romanes ou à la théorie morphologique.

Rikke Larsen
Université d'Århus

Langue française

M. Bilger (éd.) : *Corpus : Méthodologie et applications linguistiques*. Honoré Champion, Paris, 2000. 380 p.

Corpus vient de paraître comme troisième ouvrage de la collection dirigée par Claire Blanche-Benveniste et Paul Cappeau *Les français parlés – textes et études* ; il fait suite au colloque sur les « Questions de méthode dans la linguistique sur corpus » organisé en mai 1998 à Perpignan par Mireille Bilger. Chacun des cinq chapitres fournit des pièces précieuses au puzzle de l'objet – des paramètres de constitution de corpus (ch. 1 et 3), par la standardisation des données (ch. 2), aux problématiques d'analyse (ch. 4 et 5). *Corpus* vient ainsi combler le manque d'un ouvrage de référence sur l'état de la science dans le domaine roman : contrairement au monde anglo-saxon, où la linguistique de corpus dispose d'une longue tradition, il s'agit d'une discipline qui est encore récente en France, mais qui n'ignore pas les écueils auxquels elle s'expose et dont la vitalité témoigne d'une science du langage toujours en voie de constitution.

Quelle est donc la particularité d'une linguistique sur (ou de) corpus ? Blache (p. 83) propose un consensus minimal autour d'une définition du corpus comme un « ensemble de données dont les caractéristiques linguistiques ne sont pas contrôlées (dans le sens où les données ne doivent pas se limiter à un sous-ensemble contrôlé) ». Wil-

lems émet des réserves quant à la dénomination linguistique de corpus car « toute collecte de données présuppose une sélection raisonnée » (p. 149). Car l'objectif n'est pas d'analyser un corpus, mais une langue : en pratique, on déplore un manque de diversité des ressources utilisées, entraînant la non-représentativité de l'objet d'étude par rapport à la réalité linguistique – ce qui ne fait que poser l'enjeu théorique à la discipline tout entière. L'apport spécifique d'une linguistique de corpus réside selon Deulofeu dans sa capacité de mettre en lumière la distinction entre exigences systématiques et pragmatiques.

Comme entrée en matière, Blanche-Benveniste propose un bilan des pratiques anciennes et actuelles autour de cette notion de *corpus* ; tandis qu'une linguistique hors corpus signifierait un retour aux traités de grammaire, raisonner ses caractéristiques conduit d'une part à envisager l'objet *langue* sans discrimination sociale et, d'autre part, à distinguer corpus d'échantillons et corpus de textes. Les contributions suivantes du chapitre un donnent un aperçu des corpus existants ou en cours de développement dans les domaines roman et anglais : Blanche-Benveniste et Salkie dressent des inventaires généraux, puis les contributions de Lagarde (interlangue), Moneglia (italien parlé), Avila Mufioz (espagnol), et Bacelar do Nascimento (portugais) présentent plus en détail des initiatives particulières.

Le chapitre deux explicite les enjeux de l'annotation – qui constitue la « valeur ajoutée » (Leech, cité par Véronis, p. 95) aux données brutes. Véronis fait état des avancées techniques en la matière : l'apparition sur le marché de la première génération de systèmes de dictée vocale réellement opérationnels permettra à terme de diminuer le coût de la transcription à travers son automatiser ; l'absence d'un standard de codage symbolique de la courbe intonative en vue de sa synchronisation avec la transcription n'est selon lui pas tant due à la (réelle) diversité des objectifs d'analyse qu'à des choix idéologiques et commerciaux ; les étiqueteurs morphologiques – fondés sur la reconnaissance lexicale et la fréquence brute – atteignent un degré de précision supérieur à 90% ; enfin, l'ambiguïté constitutive des langues naturelles pose un problème crucial au passage, généralement conçu comme *biunivoque* (une-pharse-un-arbre). Blanche constate que l'adéquation d'un outil d'annotation à la réalité linguistique se mesure dans l'équilibre entre la nécessité de généralisation des représentations et la précision des analyses. Deux articles viennent illustrer ces problèmes : Avila Mufioz explique pourquoi les normes de présentation telle la TEI constituent une perte d'information trop importante pour certains textes de langue parlée avant de présenter les solutions fournies par les deux logiciels LEMMA 1.0 (étiqueteur) et REVLEM 1.0 (assistant de correction automatisée) ; Adam présente le logiciel XCOR, développé en collaboration avec le GARS. À défaut d'outil informatique conçu sur mesure, le constat le plus fréquent est l'inadéquation du jeu d'étiquettes au résultat visé ; en effet, la variabilité du nombre du type d'étiquettes d'un jeu à l'autre fait comprendre l'annotation comme la charnière entre théorie linguistique sous-jacente et objectif de recherche. Habert engage la responsabilité des linguistes de s'appropriier les tâches d'annotation, souvent reléguées aux informaticiens, afin d'en tirer le meilleur profit.

Qu'est-ce qu'un corpus peut faire et comment ? La question de la rentabilité de la démarche – avec toute l'ambiguïté qu'on peut y lire – constitue l'objet du troisième chapitre. Schøsler illustre la nécessité de clarifier la relation, parfois circulaire, entre données et hypothèses puisque la représentativité d'un corpus en dépend : il s'agit de maîtriser les caractéristiques du corpus et de raisonner son annotation au préalable. Gadet incite à « désenclaver » les initiatives ; elle compare l'apport respectif des études sur une observable précise (*ne.. pas*) en s'étonnant entre autres que la corrélation entre variable sociale et variable linguistique reçoive le plus souvent le statut d'explication. À cet égard, Van Reenen & Mulder montrent une alliance fructueuse entre sociolin-

guistique traditionnelle et travail sur corpus, en l'occurrence dans une visée historique : si les facteurs contextuels n'expliquent pas le fonctionnement structural, leur maîtrise garantit une interprétation plus fine et plus fiable de l'hétérogénéité langagière. On constate également des retombées méthodologiques pour d'autres applications : Loufrani montre que l'approche des discours aphasiques est facilitée par l'analyse en grilles syntaxiques, élaborée par le GARS, qui, en tant que mécanique de production, fournit un repère alternatif à la norme écrite. Salkie présente un domaine de la linguistique contrastive aussi récent que porteur (parce que lié à des domaines d'exploitation rentables), le travail avec des corpus plurilingues parallèles ou comparables, qui amplifie les problèmes de représentativité des données et de la valeur des caractéristiques relevées.

L'articulation des deux grammaires d'une langue (la première acquise, la seconde apprise) constitue l'objet des chapitres quatre et cinq, l'un portant sur la délimitation de genres discursifs par des schèmes structuraux, l'autre sur la description de mini-domaines structuraux à travers leur distribution textuelle. Deulofeu définit le genre comme un « produit de l'application de consignes pratiques » (p. 274), il s'emploie ensuite à identifier les schèmes syntaxiques caractéristiques des commentaires sportifs télévisés pour en discuter la signification possible : charge cognitive, enjeu interactionnel ou stéréotype stylistique volontaire ? Les contributions suivantes mettent en évidence les liens existants entre co-occurrence lexicale et traits grammaticaux et/ou contextuels : Biber plaide en faveur de la prise en compte systématique des registres dans l'étude des fonctionnements grammaticaux (en l'occurrence celui des subordinations par *that* et par *to*) ; les études effectuées sur le corpus de référence du portugais sont illustrées par Bacelar do Nascimento, à travers l'exemple de la flexion verbale ; l'interprétation de concordanciers proposée par Jappy porte sur l'élaboration de l'unité prédicative dans la phrase anglaise ; Rouget montre que les nominalisations, réputées caractéristiques des descriptions techniques, se subdivisent en réalité en deux sortes – l'une lexicale, l'autre syntaxique – dont seule la première apparaît comme spécifique à ce genre. Les constats se ressemblent : l'apparition d'observables dans des genres discursifs typiques est le plus souvent doublée d'une corrélation à des facteurs lexico-grammaticaux (par exemple rectionnels) ou morpho-syntaxiques (par exemple paradigmes \pm périphrastiques).

Les analyses du dernier chapitre illustrent les nombreux apports des études sur corpus : rectifier la description partielle ou imprécise de certains domaines structuraux (Cappeau & Blasco sur la distribution des clitiques et Defrancq sur l'interrogation indirecte) à laquelle ont pu aboutir d'autres études ; proposer une description plus réaliste de certains genres discursifs, comme le « parlé spontané » (décrit par Cresti & Scarano) dont la richesse ne peut être envisagée qu'en tenant compte de la structuration intonative. Enfin, Lawson montre les avantages de l'exploitation des corpus dans le développement d'une nouvelle génération de dictionnaires d'apprentissage, non plus limités aux entrées systémiques (lexicales), mais articulées autour des unités de l'usage, co-occurrences préférentielles ou expressions figées.

L'un des mérites majeurs de cette initiative est certainement d'avoir mis l'accent sur les corpus parlés : si les outils informatiques commencent en effet à être bien rodés pour les textes écrits, les nombreuses particularités de la langue parlée doivent recevoir une attention particulière dans la discussion méthodologique autour du traitement automatique. Un autre apport non négligeable, fonction de la diversité des contributions, réside dans la présentation d'une vaste palette d'équipes, de corpus, et de préoccupations de recherche. C'est également une bonne idée de proposer des bibliographies communes aux chapitres ; les références bibliographiques sont particulièrement stimulantes et font autant mention des grands classiques que de certaines perles rares

(parfois difficiles à se procurer). En revanche, il reste déroutant pour le lecteur que les chapitres 3 et 5 reviennent aux bibliographies spécifiques.

Ce qui semble finalement le moins bien réussi dans cet ouvrage, c'est la structuration de l'ensemble, à commencer par la répartition en chapitres. Si la question méthodologique constitue le fil conducteur du chapitre 3, son caractère préalable aurait justifié de le placer avant le chapitre concernant les outils informatiques ; en outre, sa cohérence interne n'apparaît pas clairement, malgré la qualité des contributions. Un autre point faible est la mise en page, variable et trop dense ; il s'agit en partie des normes imposées par Champion ; on aurait fini par s'en accommoder s'il n'y avait pas eu une foule de petits problèmes qui auraient pu être évités (extraits de corpus plus ou moins précisément référencés, typographie et numérotation des paragraphes peu homogènes) et qui accentuent le manque de lisibilité d'un ouvrage qui constitue par ailleurs, à cause de la richesse de son matériau, un outil de consultation à plus d'un égard.

On s'interroge sur le titre de l'ouvrage – *méthodologie* : en didactique, ce terme signifie la construction raisonnée d'une démarche. Faut-il comprendre dans ce singulier qu'il n'en existe qu'une (valable) ou que tous les auteurs défendent la même ? Si ces actes de colloque pouvaient avoir l'ambition de constituer un ouvrage collectif – ce que souligne l'idée d'une méthodologie – il eût été bon de faire des choix collectifs conséquents plutôt que de privilégier l'indépendance de chaque auteur. Cette cohésion était d'autant plus aisée à envisager qu'une grande partie des auteurs gravite de loin ou de près autour des projets du GARS. Par exemple, on aurait aimé trouver un index rerum, un état des lieux des ressources disponibles (sous forme de tableau peut-être) – autant de petites choses qui contribueraient à rendre justice à cet ouvrage et à profiter pleinement de sa pertinence.

L'objectif d'une *Méthodologie* au M-majuscule était peut-être trop ambitieux. Mais il ne faut pas se laisser tromper par ces aspects de présentation : l'ouvrage témoigne de l'état d'avancement de la science en la matière, car beaucoup d'initiatives sont à peine entamées et la discipline commence tout juste à se structurer. Il n'appartient qu'au lecteur de faire germer toutes ces petites graines.

Katja Ploog
ERSS, Bordeaux

Lene Schøsler (éd.) : *Le Passif*. Etudes Romanes 45. Institut d'Etudes romanes, Museum Tusulanum Press, Université de Copenhague, 2000. 333 p.

Le présent recueil d'articles tire son origine d'un colloque international qui s'est tenu à l'Institut d'études romanes de l'université de Copenhague au mois de mars 1998. Pour le colloque et ses actes, il s'agit à maints égards – comme le reconnaît volontiers l'éditeur d'ailleurs (p. 7) – de revisiter les thèmes déjà abordés dans un numéro de la revue *Langages* en date de 1993 consacré au passif (éd. par Gaston Gross), et d'en refaire un bilan.

En 1993, G. Gross fait remarquer que l'intérêt que portent les linguistes au passif a changé : alors qu'aux débuts de la grammaire générative on voyait dans le passif l'exemple type d'une transformation syntaxique, sans vraiment s'intéresser au rôle fonctionnel qu'il pouvait revêtir, de plus en plus on y voit un phénomène relevant du discours et de la pragmatique. A en juger par la portée des études réunies dans le présent volume, l'intérêt discursif/pragmatique que l'on porte au passif va croissant, la contribution de HP. Helland ('Le passif verbal et le passif adjectival', pp. 83-97) étant la seule qui s'inscrive dans le cadre chomskyen.

La collection comprend une brève introduction (pp. 7-14) à vocation contextualisante suivie d'une vingtaine d'articles de fond, dont huit se veulent généraux (tant synchroniques que diachroniques), quatorze autres se répartissant sous six rubriques thématiques, à savoir, 'Le passif pronominal', 'Études de certaines classes de verbes', 'Le passif des noms', 'Le passif des adjectifs', 'Les fonctions du passif 1 : focalisation et topicalisation' et 'Les fonctions du passif 2 : l'influence du registre et des genres'.

Dans les études générales, on se penche d'abord sur la définition du passif, question non triviale vu la multiplicité des différents tours, en français et ailleurs, à caractère passif plus ou moins prononcé. De ce point de vue, M. Gross ('Sur quelques extensions possibles de l'appellation passif', pp. 23-37) est unique en ce sens qu'il rejette l'idée reçue que le rapport actif-passif soit à sens unique : pour lui, ce rapport ne se laisse pas orienter ; l'un ne saurait être plus 'primitif' que l'autre (p. 23). Plus traditionnel, au moins sur ce plan, D. Gaatone ('Pour une définition restrictive du passif en français', pp. 15-22) propose une définition 'restrictive' du passif (p. 19), selon laquelle ne sera appelé 'passif – en français au moins – que le participe passé qui se laisse raccorder par être à un argument *autre que* le premier argument du lexème verbal (le plus souvent l'Agent). Le problème de la définition formelle du passif, et avec cela l'existence d'innombrables tours proches du passif (qu'on pourrait appeler 'passifs non prototypiques'), se résout de deux façons différentes pour M. Hobæk Haff ('Les périphrases passives pronominales : constructions non prototypiques du passif', pp. 39-48) et Cl. Muller ('Le passif processif et ses concurrents : définition et quelques particularités', pp. 49-69). La première pose une 'échelle de passivité', d'ordre pragmatique, où certains tours seraient plus ou moins prototypiquement passifs que d'autres selon qu'ils obéissent à un nombre plus ou moins grand des quatre critères retenus (pp. 40-41), et où le passif long traditionnel et prototypique ne serait rien d'autre que la réunion en un seul tour de tous ces quatre critères à la fois. Le second, plus strict, devant le contraste entre passif prototypique (au singulier) et passifs non prototypiques (au pluriel), cherche à établir des traits qui permettent de distinguer le seul passif proprement dit de tous les autres (pp. 51-52). M. Herslund ('Les deux passifs du français', pp. 71-81) évoque la différence entre ce qu'il appelle les deux passifs du français, à savoir, les tours du type 'la pierre blanche est soulevée' et ceux du type 'la pierre blanche se soulève'. Pour l'auteur il s'agit d'une différence modale : le premier serait subjectif, partant de l'observation directe, alors que le second serait objectif, issu de l'observation indirecte (pp. 76-77). Enfin, l'article de H.P. Helland, on l'a déjà vu, s'inspire de la grammaire générative pour articuler la distinction entre participes passifs verbaux (dynamiques) et adjectivaux (statiques), les statiques étant dérivés des dynamiques.

Après ce tour d'horizon des études générales portant sur la définition du passif, on mentionnera les deux articles à vocation explicitement diachronique. M. Manoliu-Manea ('Une hypothèse cognitive sur les formes latines en -r- : à la recherche d'un invariant', pp. 99-115), d'abord, se penche sur les multiples fonctions des formes latines/(proto-)romanes en -r-, et ce afin d'y trouver une valeur commune. Elle conclut (p. 111) que ces formes marquent une visée non analysante de la part du locuteur, où c'est l'événement lui-même qui a l'importance centrale, plutôt que l'un ou l'autre participant à cet événement (cf. la contribution de Cl. Muller). Enfin, c'est dans un esprit comparatif que A. Rousseau ('Formation et statut du passif : comparaison typologique entre langues romanes et langues germaniques', pp. 117-33) s'adresse au développement du passif – inconnu dans l'indo-européen ancien – dans les langues romanes et germaniques, développement que l'auteur dit être indépendant et parallèle dans l'une et l'autre famille linguistique (p. 132).

Dans la première section 'thématique' du recueil, il s'agit de la place qu'occupe le passif pronominal. Pour N. Rivière ('Le pronominal face à l'actif et au passif : la construction du sens', pp. 155-69) le passif pronominal se trouve en position intermédiaire sur un continuum allant, d'un extrême à l'autre, du passif traditionnel à l'actif. En accord total avec cette hypothèse, mais dans une perspective diachronique et typologique, B. Lamiroy ('Sur certains rapports entre le passif pronominal et le datif', pp. 135-54) compare la position du passif pronominal avec celle du datif, qui occuperait, lui aussi, une position intermédiaire, entre l'accusatif et le nominatif.

Les trois contributions suivantes s'adressent à des classes de verbes spécifiques. D. Willems ('Les verbes de perception et le passif', pp. 171-83) examine les verbes de perception dont les structures lexicales, et surtout les interprétations d'action/état, ponctuelles/duratives et concrètes/abstraites, ainsi que l'échelle d'agentivité du sujet, permettent de juger bon nombre de facteurs souvent tenus pour pertinents dans la possibilité ou non de former les passifs. Pour B. Defrancq ('Approche contrastive des (semi-)auxiliaires du passif de l'objet prépositionnel', pp. 185-204) ce sont les verbes 'passivisants' (surtout causatifs ou de perception) employés en anglais, français et néerlandais pour promouvoir le complément d'objet indirect (tels 'Je me suis *fait/vu* donner un chèque de mille francs') qui attirent l'attention. L.-O. Marstrander ('La proposition infinitive et le passif', pp. 205-12), finalement, se penche sur un phénomène bien connu, à savoir le contraste entre 'Jean a fait réparer la voiture Ø/à Paul/par Paul', c'est-à-dire, la non expression du causatif contre son expression, *à* ou *par* à l'appui. A la différence de la conclusion tirée par bon nombre de linguistes (v. Battye, Hintze et Rowlett 2000, pp. 225-26), cette dernière distinction serait due aux propriétés spécifiques du verbe infinitif et non au contraste passif/actif.

On passe ensuite à la possibilité de l'existence d'un passif des noms et des adjectifs. A la question sur l'existence des passifs nominaux, L. Kupferman ('Existe-t-il une catégorie du passif nominal?', pp. 213-26) et G. Gross ('Passifs nominaux et verbes intransitifs', pp. 227-36) répondent tous les deux par l'affirmative (v. la possibilité d'introduire un Agent par le biais d'un syntagme prépositionnel introduit par *par*). Ceci dit, pour Kupferman ces nominaux doivent être pris séparément des passifs verbaux : le syntagme [*par* SN] n'est pas toujours un Agent.

Quant aux adjectifs, J.-C. Anscombe ('Un problème de sémantique lexicale : l'interprétation active/passive des adjectifs verbaux participes en position d'épithète', pp. 237-59) s'intéresse à l'interprétation des adjectifs formés à partir d'un participe verbal, qui dépend non de la distinction participe présent/passé mais du lexème dont l'adjectif participe est issu, ainsi que du SN auquel il s'attache.

G. Boysen ('Les adjectifs en -able/-ible : esquisse d'une typologie', pp. 261-64), pour sa part, établit une échelle de 'passivabilité' parmi les adjectifs en -able/-ible, c'est-à-dire, la possibilité ou non d'introduire un complément d'Agent en [*par* SN].

Il s'agit, dans les dernières sections thématiques, des fonctions du passif, prises ici sous les deux optiques de la focalisation/topicalisation et du registre/genre. En considérant dans le contexte de la topicalisation les rapports entre sujets logique, grammatical et sémantique ainsi que l'objet sémantique, M. Wilmet ('Du passif à la topicalisation ou pour changer de sujet', pp. 265-75) finit par distinguer cinq voix/voies, à savoir, actif, passif, moyen, factitif et impersonnel. Quoique dans une visée plus large, C. Vet ('Formation et sens du passif et de quelques « passivoïdes »', pp. 277-88) compare les 'passifs' avec les 'causatifs', concluant que dans les uns il s'agit de la dégradation ou de l'effacement d'un argument, alors que dans les autres il s'agit de l'ajout d'un argument. Allant dans ce même sens, A. Brahim ('Relief actantiel et diathèse verbale', pp. 289-301) suit la tradition en voyant dans le passif une façon d'occulter l'Agent.

Pour passer finalement aux registres/genres, C. Blanche-Benveniste ('Analyse de deux types de passifs dans les productions de français parlé', pp. 303-19) réexamine – et finit par rejeter – l'idée reçue selon laquelle plus le registre est formel, plus on trouve de formes passives. Allant à l'encontre de Blanche-Benveniste, K.W. Rasmussen ('Le passif vu à travers le contrat bilatéral : fonction de focalisation', pp. 321-33) trouve une nette distinction, liée au genre, entre l'usage du passif dans la langue commune et son usage dans le contexte formel des contrats bilatéraux.

Il s'agit ici donc d'un recueil d'articles plutôt variés, où l'accent est mis, il faut le reconnaître, sur le français. Selon la perspective personnelle du lecteur, ce sera ou le point fort ou le point faible de l'ouvrage.

Paul Rowlett

Université de Salford (Royaume-Uni)

Références

Battye, A., M.-A. Hintze & P. Rowlett (2000) : *The French language today : a linguistic introduction*. 2 éd. Routledge, Londres et New-York.

Langue roumaine

Marius Sala : *Introducere în etimologia limbii române*. Univers enciclopedic, Bucarest, 1999. 254 p.

Cet ouvrage offre au grand public, auquel il est principalement destiné, beaucoup plus que ne laisse supposer le titre. En réalité, sur les trois parties dont il se compose, seule la troisième traite de manière spécifique et plus ou moins exclusive de la structure étymologique de la langue roumaine.

Dans une première partie, 'Principii și metode ale etimologiei' (pp. 7-84), où il est question de diverses considérations d'ordre général pouvant s'appliquer, mutatis mutandis, à n'importe quelle langue ou famille de langues, M. Sala commence par insister sur la distinction qu'il faut faire entre deux applications du mot 'étymologie'. Prenant le mot d'abord 'sens large', il trace brièvement les origines et le développement des études étymologiques en caractérisant surtout la contribution de savants tels que Meyer-Lübke, Schuchardt, Gilliéron, Spitzer, Wartburg et Malkiel, entre autres. Passant ensuite au sens 'restreint', il insiste sur deux critères fondamentaux qui sont la concordance phonétique et la concordance sémantique entre un mot donné et l'étymon proposé. Mais il va sans dire que l'application de ces deux critères est loin d'être simple : l'analyse doit également prendre en considération trois 'axes' à savoir les axes diachronique, diatopique et diastratique, faute de quoi on risque de tomber dans de graves erreurs. L'auteur souligne l'importance d'une bonne compréhension des lois phonétiques (par exemple, étant donné que *cl-* latin devient [k] en roumain, des mots tels que *clama* et *ciopot* ne peuvent être hérités du latin – il s'agit en réalité d'emprunts au français et au slave respectivement). De même, l'histoire sémantique demande à être étudiée avec prudence. Ces problèmes et d'autres (critères supplémentaires, évolution phonétique ou sémantique irrégulière, étymologie multiple, étymologie populaire, étymologie et noms propres, pour n'en citer que quelques-uns) sont abondamment exemplifiés, surtout à partir du roumain.

Comme l'indique son titre, nous avons affaire dans la deuxième partie, 'Lucrări de etimologie romanică' (pp. 85-109) à un domaine plus étendu que celui du roumain. Après avoir passé en revue les dictionnaires étymologiques se rapportant à l'ensemble

de la Romania (Diez, Körting, Meyer-Lübke), M. Sala décrit et caractérise (parfois non sans ménager ses paroles, ce dont on lui saura gré) une trentaine de dictionnaires étymologiques consacrés à une langue romane autre que le roumain (retenons surtout Wagner pour le sarde, Battisti/Alessio, Prati, Cortelazzo/Zolli, Pfister pour l'italien, le *Dicziunari rumantsch-grischun*, le *Französisches etymologisches Wörterbuch* et Gamillscheg pour le français, Coromines/Cahner/Gulsoy pour le catalan, Corominas pour l'espagnol, et Machado pour le portugais). Lorsqu'il en vient à considérer le roumain, l'auteur consacre d'abord une page à 'l'étape préscientifique' (Cantemir et *Lexiconul de la Buda* (1825)), avant de signaler l'existence de trois dictionnaires étymologiques embrassant l'ensemble du vocabulaire, à savoir Cioranescu (1958-66), de Cihac (1870-79), et le dictionnaire étymologique de la soi-disant 'langue moldave' de Raevskij et Gabinskij (1978), auxquels il ajoute (à juste titre) l'*Etymologicum Magnum Romaniae* de B. P. Hasdeu (1885-93). Parmi les dictionnaires plus spécialisés, ceux de Pucariu (1905) et de Candrea et Densusianu (1907-14), consacrés tous les deux aux éléments latins, sont considérés comme 'fondamentaux' ; sont à signaler également le dictionnaire étymologique des éléments hongrois du roumain de Tamis (1966) ainsi qu'un certain nombre d'autres dictionnaires offrant des indications d'ordre étymologique ; on trouvera également à la fin du chapitre en question une liste non descriptive et non critique mais néanmoins utile de dictionnaires étymologiques des principales langues (langues slaves, hongrois, albanais) avec lesquelles le roumain est entré en contact et auxquelles il a emprunté des mots.

Même dans la troisième partie, 'Straturi etimologice ale lexicului românesc' (pp. 110-218), qui occupe plus ou moins exactement la moitié du texte proprement dit, il est souvent question d'autres langues – ce qui, pourtant, ne doit pas être interprété comme une critique. Dans son exposé de l'importance de l'élément latin, M. Sala nous apprend que, si chaque langue romane a hérité du latin deux mille mots approximativement, 500 seulement d'entre eux ont été transmis à toutes les langues romanes et, sur ceux-ci, 145 se révèlent comme étant particulièrement pertinents pour la caractérisation de cet aspect du lexique, et surtout comme étant décisifs lorsqu'on en vient à chercher à faire la distinction (ce qui n'est pas toujours facile) entre éléments latins hérités et emprunts. Ce qui mène à la considération des mots latins attestés non dans l'ensemble des langues romanes mais seulement dans certaines d'entre elles. Et là on peut reconnaître quatre catégories : (i) les mots pour lesquels ont été proposés divers étymons, tous latins (par exemple roumain *arăta* 'montrer', pour lequel on a proposé comme étymon *arrectare, *adrectare, *adreptare, *adratate, *arratate, *erectare, *erretare, *reiterare, et *ratarate) ; (ii) les dérivés qui pourraient être ou hérités comme tels ou créés en roumain (pe *teren românesc*) (par exemple *porcar* 'porcher') ; (iii) les mots considérés par certains comme étant hérités du latin mais par d'autres comme emprunts (par exemple, *rută* 'route') ; (iv) les mots pour lesquels a été proposée d'une part une étymologie latine mais, d'autre part, une autre origine (par exemple *talpă* 'semelle', que les dictionnaires étymologiques signalent comme étant emprunté au hongrois *talp* mais pour lequel Sala lui-même a proposé une origine latine).

Des problèmes analogues, mais, bien entendu, sur une échelle beaucoup plus restreinte, se posent en ce qui concerne les mots d'origine autochtone. En principe, il s'agirait d'examiner à la loupe les mots pour lesquels a été proposée une origine traco-dace en vue de décider s'il y en a, et éventuellement lesquels, qui pourraient provenir en revanche ou de l'albanais ou du latin, ou bien avoir été formés pe *teren românesc*, ou bien pour lesquels il faudrait accepter la possibilité d'étymologies diverses. Étant donné l'insuffisance des données dont nous disposons et nos connaissances pour dire le moins inadéquates de la langue traco-dace, la tâche se révèle difficile.

Pour ce qui est des emprunts faits aux langues slaves, le problème principal qui se pose est celui de savoir si l'étymon d'un mot donné est à chercher dans l'une ou l'autre des langues modernes (le plus souvent, le bulgare ou le serbo-croate, mais qui pourrait être l'ukrainien, le polonais ou le russe), ou si nous avons affaire plutôt à des emprunts anciens soit au 'slavon' (elementele slavone – à savoir, 'cuvintele care fac parte din terminologia religioasă [...], din terminologia administrativă [...], sau din terminologia culturală') soit au vieux slave (cuvintele vechi slave – c.-à-d. 'cuvintele [...] intrate pe cale populară'). Ici encore, dans certains cas, la possibilité qu'il s'agisse d'une création proprement roumaine ou d'une origine non-slave ne peut pas être exclue.

Finalement, M. Sala passe en revue, de façon nécessairement un peu sommaire mais néanmoins instructive, les emprunts au hongrois, au grec, au turc, tous servant à différencier le roumain des autres langues romanes – et au français.

Après avoir donné une vue d'ensemble du domaine de l'étymologie roumaine, M. Sala estime dans sa conclusion que la proportion du vocabulaire dont l'origine est incertaine ou même inconnue dépasse probablement 15 pour cent – ce qui, bien entendu, veut dire qu'il reste encore beaucoup de travail à faire.

Glanville Price

Prifysgol Cymru (Université du Pays de Galles), Aberystwyth

Littérature médiévale

Le Jour du Jugement. Mystère du XIV^e siècle. Texte original. Edition critique et traduction par Jean-Pierre Perrot & Jean-Jacques Nonot. Editions Comp'Act, Coll. 'L'Acte Mème', Chambéry, 2000. 281 p. Reproduction de 31 miniatures.

Le mystère du *Jour du Jugement*, datant du XIV^e siècle, est conservé dans un seul manuscrit, le ms. n° 579 de la Bibliothèque de Besançon, où il occupe les feuillets lr°-36v° (le manuscrit contient ensuite une version du Testament de Jean de Meun). Le texte compte 2438 vers octosyllabiques à rimes plates ; il présente quelques lacunes dues à la disparition d'au moins quatre feuillets. 90 miniatures sont incluses dans le corps du texte. 31 miniatures sont reproduites (sauf que la vignette 84 semble faire défaut par erreur) en couleur sur papier glacé dans l'édition.

Selon les éditeurs, il s'agit du seul mystère français à traiter conjointement (mot à souligner) de l'avènement d'Antéchrist et du Jugement Dernier, et sa structure consiste en quatre développements bien repérables à cause des interventions des anges en chant. Ce sont : l'avènement d'Antéchrist, le règne d'Antéchrist, la Fin du Monde et le Jugement Dernier. On remarque que le dernier développement n'occupe qu'environ 300 vers et que le texte n'a pas de titre dans le manuscrit. Cependant, il est clair que toute l'action s'oriente vers cette culmination finale, et d'ailleurs le vers 8 présente le texte ainsi : « Ce est dou Jour dou Jugement . »

Dans leur excellente introduction (pp. 9-56), les éditeurs donnent des arguments en faveur d'une représentation conforme au « théâtre en rond » et décrivent, à l'aide des miniatures, les six « lieux », opposés deux à deux, du dispositif scénique : L'Enfer et la Maison de Mère Antéchrist (Babylone) font face respectivement à la Cité (Jérusalem) et au Jardin d'Eden. Le Palais d'Antéchrist, à l'Ouest, fait face au Paradis, à l'Est. Le Ciel entoure et surplombe le théâtre, tandis que le Cimetière occupe le centre du « Cercle Magique ». Ils y ajoutent ce renseignement intéressant : « Le dispositif ainsi schématisé permettra de superposer au mouvement thématique du Mystère qui mène du Mal vers

le Bien une action qui visitera, dans le sens des aiguilles d'une montre, successivement les six postes du cercle magique » (note à l'introduction, n° 21).

Le premier feuillet du manuscrit contient une liste des 94 personnages ou groupes de personnages du mystère, et l'introduction les décrit minutieusement (pp. 21-38), à l'aide des miniatures et selon le classement de la liste qui semble correspondre *grosso modo* à la succession des lieux : les diables, Antéchrist et sa maison, les juifs, les faux miraculés, les pécheurs, les dix rois, les garants de la foi, les anges, les saints, les personnages divins. Un chapitre de l'introduction, « Vers une dramaturgie du *Jour du Jugement* » (pp. 46-51), fait la synthèse de tous les éléments présentés jusque-là. La synthèse explique la fonction didactique de la représentation et la participation des spectateurs au jeu scénique. Ce faisant, les éditeurs insistent de façon convaincante sur le passage de la première partie du récit dramatique à la seconde, de la fable à la parabole, de l'exemple à la morale, de l'anecdotique au spirituel en soulignant par exemple que « à partir de la mise en œuvre de l'Apocalypse, le temps abandonne l'échelle humaine pour accéder à une échelle différente, qu'on appellera « cosmique » ». Les spectateurs seraient « impliqués » dans ce mouvement et : « C'est un peu comme si Dieu leur disait : « vous êtes jugés et regardés, vous qui regardez et jugez ! » » (p. 51).

L'introduction se termine par une déclaration très nette – qui ne nous surprend pas d'après ce qui précède – sur l'intention des éditeurs : « (...) notre souci a été de suggérer des éléments de mise en scène, voire une « tonalité » de jeu. Nous l'avons fait en introduisant des didascalies, élaborées à partir de l'interprétation des miniatures comme « images » d'une représentation et de leur rapport complémentaire au texte » (p. 52). Ces didascalies, créées donc par les éditeurs et placées entre parenthèses au cours du texte de la traduction en regard du texte original, constituent à mes yeux une contribution magistrale à l'appréciation du théâtre médiéval en général en permettant, à partir du mystère édité ici, d'imaginer ce qu'a bien pu être une représentation dramatique au moyen âge – et à y trouver un très grand plaisir.

Les notes (pp. 259-274) qui accompagnent l'édition du texte contiennent surtout des renvois aux textes bibliques, et les références sont données en grand nombre et souvent commentées. Une bibliographie sélective conclut le volume.

Une notice sur les éditeurs nous apprend (entre autres choses) que Jean-Pierre Perrot est spécialiste d'hagiographie médiévale et que Jean-Jacques Nonot est dramaturge et metteur en scène. A deux reprises, ils ont constaté dans l'introduction que l'intérêt du mystère n'est pas strictement « littéraire » ; en effet, quand on a suivi la manière dont l'édition fait vivre sous nos yeux le Mystère du Jour du Jugement, on sait gré aux éditeurs d'accorder une si grande importance à l'iconographie et au rapport image-texte et de nous sensibiliser ainsi à la représentation théâtrale, visuelle et auditive.

Jonna Kjær

Université de Copenhague

Littérature espagnole

Hans Felten y David Nelting (eds.): *Fuente sellada. Aproximaciones al discurso manierista en la lirica española*. Peter Lang, Frankfurt am Main, 2001. 138 p.

En la reflexión literaria, tan importantes como las preguntas acerca de los conceptos con que el estudioso pretende describir la continuidad del acontecer artístico, lo son las que inquietan sobre el significado de los términos con que aquellos conceptos resultan

identificados; pocas cosas hay menos lastradas históricamente que estos aparentes signos sólo indicadores de fenómenos. Un ejemplo: el término *renacimiento*, en una a primera vista inocua acepción, se refiere a unos acontecimientos estéticos que alcanzaron un momento de esplendor máximo en la Italia del primer tercio del siglo XVI; pero quizá para algunos este ámbito temporal es demasiado restrictivo, pues ignora la producción artística de (al menos) la segunda mitad del XV (y aquí topamos con *humanismo* y con las polémicas acerca del contenido del término), y hace lo propio con toda la actividad del XVI maduro: por nombrar un caso paradigmático, resultarían así excluidos los dilatados debates acerca del principio de la mimesis antes y después de Castelvetro y su edición de la *Poética* aristotélica. Mas he aquí que un nuevo término, *manierismo*, viene a rellenar el cuadro predisposto, abrazando lo que en las artes sucede hasta la definitiva eclosión del XVII *barroco*. Más de un ingenuo se quedaría así con la conciencia tranquila: con la conciencia periodológica, terminológica e historiográfica. Sin entrar en que tales descripciones entrañan un concepto de periodo como compartimento estanco, en todo ajeno a las afortunadamente cada vez más comunes reclamaciones de otro abierto y sujeto a sucesivas estratificaciones, una simple mirada a la historia de la palabra *manierismo* nos pondría sobre la pista de una serie de problemas irresueltos, encubridores de acaso irresolubles ambigüedades nocionales. Tratándose de un préstamo que los estudios literarios toman de la teoría de las artes figurativas, habida cuenta además de la disincronía que a menudo se observa entre las poéticas dominantes en las diferentes manifestaciones artísticas de una misma época (o, mejor, en las ulteriores descripciones de las mismas dominadas por peculiares horizontes historiográficos: no se olvide que la historia es una escritura, no obedece a un proceso de identificación sino de interpretación); a la vista de todo ello no extrañará que los estudiosos oscilen entre considerar el manierismo un periodo de definidos perfiles, o bien el nombre de una secuencia que marcaría la transición entre el clasicismo renacentista y los tiempos barrocos. En ambos casos, y es lo más curioso, las descripciones de lo manierista son de llamativa semejanza con las de lo barroco.

Pero volvamos al ejemplo del renacimiento. Uno de los más dilatados tópicos culturales es el de referirse de modo lato a esa época como a la del *origen de la modernidad*. La pregunta es inmediata: ¿de qué modernidad, la de la afirmación o la de la duda, la de la confianza o la de la crisis? Los hay que, tras identificar el nuestro como el momento de la crisis de la modernidad (la llamada *postmodernidad*), identifican para él una suerte de génesis en la época barroca: los tiempos que corren serían así *neobarrocos*. Pero quizá no fuera extraño encontrar a quien hablara de *neomanierismo*.

Entre tantos fenómenos *post y neo*, he aquí la médula de la cuestión: con el término *manierismo*, ¿nos referimos, al margen de presumibles valencias sociológicas, a los productos artísticos propuestos durante una determinada secuencia temporal; o bien, obviando otras consideraciones, a una poética no epocal, a una recurrencia estética transhistórica?

En el centro de este debate se instala el libro de Felten y Nelting, de mucho más calado que el de una mera recopilación de trabajos sobre poetas y poemas hispánicos (con notables contribuciones, por otra parte, donde se analizan textos desde Herrera y Góngora hasta la estricta contemporaneidad, pasando por Cadalso, Bécquer o Lorca). Los editores, aun concediendo a la concepción historicista y periodológica del término cierto respeto intelectual, optan sin paliativos por otra que entiende lo manierista como discursividad metahistórica. El leve deslizamiento terminológico que marca la presencia del neutro *lo* en lugar de *el*, esconde sin embargo no prescindibles opciones conceptuales y metodológicas: no se trata de entender la historia, sino los textos como objetos estéticos para desentrañar sus estrategias expresivas y constructivas. Queda así

abierto el horizonte interpretativo hacia dimensiones nocionales: los poemas, en la mejor tradición idealista, no son reducidos a *documentos* de esta o aquella época sino contemplados como *monumentos*, artefactos cuya efectividad es sólo mensurable en su cohesión artística. A través de una tarea de delimitación de lo manierista que retoma las ideas canónicas de Curtius o Friedrich, lo que en el fondo está postulando el volumen de Felten y Nelting es el paradigma de la *lectura plural*, vale decir un acontecer interpretativo apoyado en las irrenunciables nociones de intertextualidad, intermedialidad, ludismo y ficcionalidad.

Este particular acceso hermenéutico es el que postula, desde su propio título, *Fuente sellada* (un acierto el de proponer la hermosa imagen del Cantar de los cantares que Fray Luis de León substanció en secuencia fónica castellana, signo de atemporal recurrencia estética, iconográfica y verbal a un tiempo). Hans Felten, uno de sus principales impulsores en la romanística europea, ofrece junto a David Nelting una nueva ocasión para medir su funcionalidad.

Miguel Ángel Cuevas
Universidad de Sevilla

José Blanco White: *Cartas de España*. A. Garnica ed., Sevilla, Universidad, 2001, 5^a.

Algunos signos alentadores hay que indican que la proverbial autocomplacencia sevillana está quizá dejando de serlo tanto. La ciudad a la que Blanco llamó cuna de la intolerancia cuando a ella debió volver desde Madrid en 1808 ha albergado hace poco un encuentro sobre su figura precisamente en torno al problema de la intolerancia; y algunas iniciativas editoriales han continuado la tarea de recuperación del pensamiento y la escritura de Blanco que se iniciara –con muy contados antecedentes, por lo común nada o mal oídos– a comienzos de la década de los setenta gracias a Vicente Lloréns, Juan Goytisolo o Antonio Garnica (me refiero sólo a libros que pusieran la obra de Blanco a disposición del público general, no al reducido cerco académico de los especialistas). Dos volúmenes recientemente publicados –una recopilación de *Ensayos sobre la intolerancia* preparada por Manuel Moreno Alonso (Sevilla, Caja San Fernando, 2001) y la renovada edición de *Cartas de España* de Antonio Garnica– se añaden al ya no tan exiguo catálogo de textos de Blanco que el lector interesado puede encontrar sin demasiada dificultad: la *Obra poética completa* que presentaron A. Garnica y Jesús Díaz (Madrid, Visor, 1994), los *Escritos autobiográficos menores* recopilados por Garnica (Huelva, Universidad, 1999) que vienen a sumarse a su pionera traducción de *Autobiografía* (Sevilla, Universidad, 1975, 1988), las *Conversaciones americanas* que editó M. Moreno Alonso (Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1993)... La nómina no pretende ser completa; pero sí quisiera añadir aún la reedición de *Obra inglesa*, la antología que en 1972 publicara J. Goytisolo (Madrid, 1999), cuya oportunidad hace aún más deseable igual operación para la *Antología de obras en español* que V. Lloréns recopilara en 1971 (Barcelona, Labor). Y si entre los recientes estudios de conjunto sobre la figura del exiliado sevillano contamos con el muy documentado *Blanco White: la obsesión de España* (Sevilla, Alfar, 1998) de Moreno Alonso, es lo cierto sin embargo que urge la traducción de la imprescindible biografía de Martin Murphy *Blanco White, a Self-Banished Spaniard* (Yale University Press, 1988). Pero sigue quedando mucho aún por recuperar: y sería sin duda una buena noticia que contáramos con ediciones íntegras de la obra periodística de Blanco (desde la segunda época del *Semanario Patriótico*, pasando por la ingente labor de *El Español*, hasta *Variedades o Mensajero de Londres*), con traducciones de sus escritos de controversia religiosa (particularmente

imprescindibles *Evidence against Catholicism y Observations on Heresy and Orthodoxy*), con una recopilación en fin de sus trabajos de teoría y crítica literarias.

La nueva edición de *Cartas de España* (publicadas por primera vez en español en 1972, siglo y medio después de su aparición en Inglaterra) no es simple reedición: desde la introducción –debida esta vez exclusivamente a la pluma de Garnica– hasta las notas, el libro se ha enriquecido gracias a las aportaciones que los cada vez menos raros estudiosos de Blanco han puesto a disposición de su traductor y editor, cuyos propios análisis por otra parte se cuentan entre los fundamentales para la fortuna crítica de Blanco; el volumen incorpora además dos escritos inéditos concebidos como sendas, y fallidas por no llevadas a término, continuaciones de la obra.

Pero al margen de estas sin duda interesantes novedades la aparición del libro supone la oportunidad de enfrentar de nuevo la lectura de una obra que no por relativamente desatendida deja de ser uno de los textos canónicos de la cultura de la modernidad española. No es éste lugar para extenderse acerca de la pertinencia de considerar como de tal naturaleza un texto escrito en inglés, ni para abordar los arduos procesos internos de traducción desde el español que acaso Blanco se viera necesitado de llevar a cabo durante la escritura de las *Cartas*, ni para indagar en su concepción de una lengua (la inglesa) ajena y propia a un tiempo, espacio de la otredad necesario para la reconstrucción de una fragmentada identidad. Tampoco para ofrecer una siquiera sumaria presentación de características temáticas o estructurales de la obra, o de algunos tópicos descriptivos que a primera vista la emparentan con los habituales cuadros protopintoresquistas de cierta prosa decimonónica. Más me interesa señalar cómo se da en Blanco, a pesar de las concomitancias, una voluntad de alejamiento de dichos tópicos, lo que hace que su escritura se sitúe a menudo en los antípodas (al menos desde un punto de vista intencional) delo que ha venido siendo su casi obligada recepción: desde que la mirada, en tantos sentidos oblicua, de Menéndez Pelayo sancionara la interpretación de las *Cartas* como «cuadro de costumbres españolas», no han sido demasiados los comentaristas que se han arriesgado a enmendar la plana al eximio paladín, desoyendo así las razones ofrecidas por el propio Blanco. Además de la presencia, en las primeras de las *Cartas*, de reflexiones sobre la consubstancial falacia de las descripciones generalizadoras con pretensiones de captar el espíritu de una colectividad, hay otros escritos en que nos proporciona las claves precisas para la intelección de su propia obra; destaca entre ellos un artículo publicado en 1839 en que se reseña un libro de viajes, *Germany in MDCCCXXXI* de John Strang; habla en él Blanco de su «estricta adhesión a la regla de no juzgar por las primeras pinceladas de lo pintoresco», y decidir en consecuencia abandonar la lectura ante la presencia de semejante género de descripciones, en libros cuyos autores caen en la «afectación amanerada (...) justo porque se muestran extremadamente ansiosos de aparentar sohura»; es esta «oblicuidad de la visión» la que les impide que «puedan proyectar una relación de lo que han visto en íntima consonancia con sus propios sentimientos y carácter (...). Los griegos se referían a esta cuabidad con la pababra *ethos*, la indole moral del escritor».

Implícito, pero evidente, se manifiesta en estas últimas pababras el modo en el que puede, o debe, leerse hoy ba obra mayor de Blanco: como un ejercicio, romántico en lo más hondo, de desnudez sentimental, de radical desposesión; no como un banal y previsible bocetismo aproximativo.

Miguel Ángel Cuevas
Universidad de Sevilla